

*Observations générales sur les médailles musulmanes
à figures , par M. REINAUD.*

Parmi les médailles musulmanes, postérieures au onzième siècle de notre ère, il en est plusieurs qui portent des figures d'hommes, d'animaux, de monstres, etc. Ce sont celles surtout qui ont été frappées en Mésopotamie, en Perse, et dans les pays septentrionaux situés près des bords de la mer Caspienne. On a, jusqu'à ces dernières années, peu parlé de ces figures, et encore ce qu'on en avait dit était loin d'être satisfaisant. Cela devait être. Avant de s'occuper des figures, il était plus pressant de chercher à quels princes appartenaient les médailles sur lesquelles on les trouve, et dans quel pays elles avaient été frappées. En général, il en est de l'étude des monumens, comme de tout ce qui est du ressort de l'esprit humain; on ne peut s'occuper de plusieurs objets à la fois. Ce n'était qu'après l'explication des légendes qu'on pou-

vait songer aux figures et en déterminer le caractère. C'est ce qui est arrivé. A l'époque (septembre 1820) où nous publiâmes notre *Lettre à M. le baron Silvestre de Sacy* sur la collection de monumens orientaux de M. le duc de Blacas, nous avons déjà expliqué la presque totalité des médailles de cette collection, et du cabinet du Roi. Nous renvoyons à cet égard à ce que nous avons dit dans cette lettre. Mais jusque là nous n'avions rien trouvé de probable sur la question des figures. Ce ne fut que quelques mois après, c'est-à-dire dans le printems de l'année 1821, que revenant sur notre premier travail, nous nous livrâmes avec quelque suite à cette étude intéressante. En peu de tems nous parvînmes à reconnaître la nature et le caractère de la plupart des figures qui se trouvent sur les médailles arabes. Dès le mois de juillet de la même année, nous fîmes part à M. de Sacy des rapprochemens que nous avons faits sur ce sujet. Ce célèbre orientaliste voulut bien s'intéresser à nos découvertes. Il prit la peine d'examiner avec nous les monumens et les preuves sur lesquelles nous nous fondions. Enfin, au commencement de septembre de la même année, nous adressâmes à M. le duc de Blacas, alors ambassadeur à Rome, une longue lettre sur ces mêmes figures. Nous comptions alors publier bientôt notre travail, mais diverses causes nous en ont empêché, et même nous ne pourrons le faire paraître d'ici à quelque temps. Cependant M. Frœhn, savant orientaliste de Saint-Petersbourg, a récemment fait connaître, par la voie de l'impression, son opinion sur quelques-unes

des figures des médailles musulmanes. Il est même arrivé que ce qu'il en a dit est à peu près conforme, pour le fond, à notre propre opinion. Cette circonstance nous engage à donner dès à présent un court précis de nos recherches, réservant les développemens pour l'époque où notre travail paraîtra tout entier. M. de Sacy voulut bien dans le tems peser nos raisons, il examina avec attention les pièces qui venaient à l'appui de nos idées. Il ne pouvait avoir oublié ce que nous lui soumîmes alors. En effet, non-seulement il atteste la vérité de ce que nous avançons, mais c'est lui-même qui, par ses conseils, nous a décidé à entrer dans cette explication. Nous pourrions citer encore d'autres garans, mais le suffrage d'un savant si illustre doit, ce nous semble, suffire.

M. Frœhn est depuis long-temps connu par les grands services qu'il a rendus et qu'il ne cesse de rendre à la numismatique arabe. C'est l'année dernière, dans le supplément de la gazette allemande d'Iéna (1) qu'il a entamé la question des figures. Il a reconnu en effet sur quelques médailles orientales des représentations de planètes et de signes du zodiaque, et il a cité ces médailles. Cette observation est fort importante en numismatique; car elle explique tout d'un coup le caractère d'une foule de figures qu'on ne savait jusque là à quoi rapporter. Une autre observation fort intéressante de M. Frœhn, c'est d'avoir reconnu dans

(1) *Ergänzungsblätter zur Jenaischen allgemeinen Literatur-zeitung*, n° 55 à 60.

plusieurs de ces figures des espèces d'enseignes ou armoiries à l'usage des princes qui ont fait frapper les monnaies sur lesquelles on les trouve. Voilà en quelques mots les idées de M. Frœhn sur les figures, et encore serait-il peut-être vrai de dire que la seconde observation appartient aussi bien à M. le comte Castiglioni, auteur d'une description italienne des médailles arabes du cabinet de Milan, ouvrage fait avec critique et science, qui a paru depuis deux ans. Maintenant nous exposerons nos idées sur ces mêmes figures telles que nous les développâmes à M. de Sacy, en 1821. Dans ce que nous allons dire, nous aurons soin de ne parler que de ce qui était connu de nous à cette époque. Nous éviterons aussi les détails trop longs, il suffit pour le moment qu'on puisse juger de l'ensemble de nos recherches.

Pendant que nous examinions pour la seconde fois les médailles orientales de M. le duc de Blacas, il nous tomba entre les mains le plâtre d'un miroir de feu l'abbé de Tersan, dont le dessin se trouve au tome II des *Mines de l'Orient*, pag. 100, et qui contient, entre autres objets, les douze signes du zodiaque, nous fûmes aussitôt frappé de l'extrême ressemblance qui existe entre ces figures des signes du zodiaque, et quelques-unes de celles qu'on trouve sur les médailles. Nous essayâmes donc de mettre en rapport le miroir et les médailles, et bientôt il ne fut plus possible de méconnaître l'identité de ces images. Une difficulté cependant nous arrêtait. Nous voyions, à n'en pas douter, que les figures du miroir étaient les douze

signes du zodiaque, et que c'étaient les mêmes signes qui ornent plusieurs de nos médailles. Mais ces figures des signes du zodiaque nous paraissent différer de celles de nos livres d'astronomie, figures qui nous viennent des Grecs, et que nous savions être celles des Arabes. Par exemple, sur le miroir et les médailles, le bélier, le taureau et le capricorne portent un cavalier, ce qu'on ne voit pas dans nos livres d'astronomie. Les autres signes sont pareillement accompagnés d'une figure de plus que chez nous. Comment expliquer cette différence? En vain nous eûmes recours aux manuscrits orientaux de la Bibliothèque du roi, qui traitent d'astronomie. En vain nous consultâmes le traité arabe souvent cité d'Abd-arrahman-Alsoufi, et celui de Hamd-allah, ouvrage persan intitulé *نزهة القلوب* ou *Réjouissance des cœurs*, qui roule sur l'astronomie et la géographie, tous nous offrirent les signes du zodiaque représentés à notre manière. Enfin des livres d'astronomie, nous passâmes à ceux d'astrologie, et nous trouvâmes ce que nous cherchions. L'ouvrage de ce genre qui nous a été le plus utile, ne se trouve que depuis quelques années à la Bibliothèque du roi. Il est intitulé *مطالع السعادة* ou *Lever du bonheur*, il est écrit en turc. L'auteur, appelé Sidi Mohammed, dit dans sa préface, qu'il a traduit ce traité de l'arabe, par les ordres du sultan Mourad fils de Sélim. C'est le prince que nous appelons Amurat III, qui régnait à Constantinople vers la fin du seizième siècle de notre ère. Le manuscrit est d'ailleurs remarquable par la beauté de l'écriture

et la richesse du coloris qui règne dans les figures astrologiques. On y trouve d'abord les douze signes du zodiaque et les sept planètes représentées à la manière orientale. Viennent ensuite les différentes conjonctions des planètes et des signes du zodiaque à l'usage des astrologues, puis les vingt-huit maisons ou constellations de la lune, et enfin le tableau des arts et métiers au nombre de quarante-neuf, distribués en sept classes dont chacune est sous l'influence particulière de l'une des sept planètes. En comparant les figures du miroir et des médailles avec celles du manuscrit turc, nous reconnûmes entre elles une entière ressemblance. De cette observation nous dûmes conclure deux choses; l'une que les astrologues orientaux ont adopté dans leur fausse science des figures particulières, l'autre que ces mêmes figures astrologiques ont été employées de préférence par les princes mahométans sur leurs monnaies et leurs autres monumens; car le miroir astrologique de l'abbé de Tersan a aussi appartenu à un prince; son nom y est gravé tout au long. Il y a plus: ce prince est Ortokide, c'est-à-dire de ces princes Ortokides qui régnèrent sur une partie de la Mésopotamie, dans les douzième et treizième siècles de notre ère, et auxquels appartiennent plusieurs médailles à figures. Nous ne prétendons pas cependant dire que les princes musulmans aient toujours employé des figures astrologiques; car les médailles zodiacales frappées dans l'Inde sous Djihanguir, empereur mogol, au commencement du dix-septième siècle, sont purement astronomiques.

Ce fut au milieu de ces recherches que nous vîmes à examiner avec une nouvelle attention les figures orientales des sept planètes, publiées par M. de Hammer à la tête du tome 1^{er} des *Mines de l'Orient*. Ces planètes diffèrent en partie des nôtres. Ce sont les mêmes que donne le traité de Sidi Mohammed, et qui se trouvent sur plusieurs médailles. Mais jusque-là nous ignorions quelles pouvaient être les figures singulières que les astrologues ont ajoutées aux signes primitifs du zodiaque. Ce ne fut qu'après une longue suite de rapprochemens, que nous nous aperçûmes que les figures ajoutées après coup sont les planètes elles-mêmes, telles que les représentent les Orientaux. C'est même dans cette réunion que consiste le caractère astrologique des signes du zodiaque, car si on ôte la planète, chaque signe est réduit à son élément primitif, qui est le caractère astronomique; ainsi dans le Bélier, ôtez le cavalier qui l'accompagne, il ne restera plus que notre signe *Aries*, et ainsi des autres. Cette idée nous fut suggérée par les médailles zodiacales frappées à Alexandrie, en la huitième année du règne d'Antonin-le-Pieux. Ces médailles sont au cabinet du roi. Depuis long-tems elles sont connues, et il existe à leur sujet une dissertation insérée dans les Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres, par l'illustre abbé Barthélemy (1). On verra bientôt que cette idée se

(1) Tome XLI, page 501 et suiv. Ces médailles ont été citées

rattache aux plus hautes questions des connaissances astrologiques et astronomiques des anciens.

Une des médailles d'Alexandrie porte au milieu le buste de Sérapis ; dans un cercle intérieur, les figures des sept planètes, et dans le cercle extérieur, les douze signes du zodiaque, à peu près comme le miroir astrologique de l'abbé de Tersan, avec cette seule différence que sur le miroir, au lieu de Sérapis on voit une espèce de chat-huant. Les autres médailles portent chacune au revers un des signes du zodiaque avec l'une des sept planètes représentée selon la manière grecque. L'abbé Barthélemy ayant à rendre raison de ces assemblages bizarres, se mit à lire les auteurs grecs et latins qui ont traité de l'astrologie. Il consulta entre autres les écrits de Julius Firmicus Maternus, et d'autres auteurs qu'il cite dans sa dissertation. Il y trouva que dans le système astrologique des peuples des premiers siècles de notre ère, chaque signe était sous l'influence particulière d'une des sept planètes, laquelle y avait établi son domicile, et que comme le nombre des signes du zodiaque est de douze, au lieu que les planètes ne sont que sept, on avait pris le parti de distribuer les cinq derniers signes entre les mêmes planètes, ce qui fut cause que certaines planètes eurent à la fois deux signes sous leur dépendance. Voici comment se fit cette répartition. L'année astrologique commençait à l'Écrevisse ; car les as-

trologues avaient cru découvrir, on ne sait comment, que lorsque le monde commença la lune était dans l'Écrevisse. C'est pourquoi la Lune eût dans son domaine le signe du Cancer ; le Soleil présida au Lion ; Mercure à la Vierge ; Vénus à la Balance ; Mars au Scorpion ; Jupiter au Sagittaire ; Saturne au Capricorne et au Verseau ; Jupiter aux Poissons ; Mars au Bélier ; Vénus au Taureau, et Mercure aux Gémeaux. Ce ne sont pas là de pures imaginations des auteurs cités par l'abbé Barthélemy. Leur récit est pleinement confirmé par les médailles d'Alexandrie. Ainsi l'Écrevisse est surmonté de la figure de la Lune, le Lion du Soleil, et ainsi des autres signes du zodiaque. Les astrologues arabes au contraire, ont commencé leur année au signe du Bélier, comme les astronomes ; mais à cela près ils ont admis dans son intégrité le système astrologique des anciens : ils ont mis chaque signe du zodiaque sous l'influence d'une des sept planètes, et cette planète est la même pour chaque signe que chez les Grecs ; seulement ils se sont permis de joindre ensemble la planète et le signe du zodiaque qui en dépend, de manière à n'en faire souvent qu'un seul groupe, au lieu que sur les médailles d'Alexandrie, la planète est toujours bien distinguée de son signe. De plus comme nous l'avons déjà dit, le costume oriental étant différent du nôtre, il était naturel que les planètes fussent quelquefois représentées un peu autrement que chez nous. Mais le fond est partout le même. Par exemple, l'Écrevisse sur le miroir, sur les médailles, et dans le traité de

Sidi Mohammed, est surmontée de la Lune sous la forme d'une face humaine enfermée dans un croissant, absolument comme chez nous. Le Lion est tantôt surmonté d'une simple tête radiée qui représente le Soleil, comme sur les médailles d'Alexandrie, et tantôt porte sur son dos un beau jeune homme à tête radiée (1), tel que nous représentons Apollon, dieu du jour (2). Le Capricorne est monté par Saturne armé d'un pic ou long marteau pointu, qui est sans doute ici pour la faux qu'on donnait à ce dieu chez les anciens. Il y a plus, la dissertation de l'abbé Barthélemy

(1) Les médailles du Lion surmonté d'une tête radiée sont connues depuis long-temps. Celles avec le beau jeune homme à tête radiée ont été aussi publiées, mais le plus souvent d'une manière inexacte. En général, quand nous citons quelques médailles, nous entendons parler de celles de M. le duc de Blacas, du Cabinet du Roi, et des cabinets particuliers qui ont été à notre disposition. Ces médailles paraîtront avec notre travail. Mais, pour en revenir au signe du Lion, les astrologues se sont partagés dans la manière de le représenter. Sur le miroir, sur les médailles frappées en Asie-Mineure sous Gaiath eddin Kaïkhosrou, et sur les monumens de la Perse moderne, le Lion est surmonté de la tête radiée, qui est le Soleil, et au contraire c'est le jeune homme à tête radiée qui est à cheval sur ce même signe dans le traité de Sidi-Mohammed, et sur les médailles de la Mésopotamie frappées dans les XII^e et XIII^e siècles de notre ère. Il faut donc supposer que ces deux formes s'employaient indifféremment.

(2) Il est bon d'observer que la figure d'Apollon, aussi bien que celle de Vénus, est drapée, vêtue du haut en bas; il nous a paru, en général, d'après les livres orientaux ornés de figures, que les artistes mahométans ne représentent jamais les figures humaines entièrement découvertes. Quand on trouve dans leurs livres des nudités, c'est dans un esprit obscène, et jamais autrement.

reçoit pour ainsi dire son complément des monumens astrologiques arabes ; car lorsque ce savant publia les médailles zodiacales d'Alexandrie, il n'en put produire que dix dont il a donné les dessins ; les deux autres manquent. Ce sont le Bélier et les Gémeaux. Il fallut donc qu'il se contentât de dire d'après Julius Firmicus Maternus, que sur ces deux signes devaient se trouver Mars et Mercure : c'est ce qui est vérifié par les médailles arabes, le miroir et le traité de Sidi Mohammed. Sur ces monumens, le Bélier porte un cavalier le casque en tête, tenant un glaive d'une main et de l'autre une tête dégouttante de sang, qu'il tient suspendue par les cheveux : c'est Mars, le dieu de la guerre, tel que le représentent les Orientaux. Pour les Gémeaux, ils sont accompagnés de Mercure, sous la forme d'un homme à turban, tenant à la main un rouleau, et portant à sa ceinture un écritoire avec la plume ou *calam*. On voit que les Orientaux ont conservé au fils de Maïa son rôle de dieu de l'éloquence et des lettres. L'irrégularité la plus notable que l'on remarque sur les signes astrologiques arabes, c'est que quelquefois la planète est sans ses attributs particuliers ; lorsqu'on la représente avec les mains employées à un tout autre usage. Ainsi dans la Vierge, Mercure n'a plus son rouleau et son écritoire : il est dans l'attitude d'un moissonneur, la faucille en main, et coupant du blé (1). Saturne dans le Verseau, est

(1) Mercure, sur le miroir, paraît saisir de chaque main une tige de blé.

sans son pic, et tire de l'eau d'un puits. Vénus, qui dans le signe du Taureau se montrait dans tous ses atours, assise sur cet animal, tenant par bienséance les deux jambes tournées du même côté, et pinçant de la guitare, est occupée dans le signe de la Balance à soutenir de chaque main un des bassins de la balance. Assurément on était loin de s'attendre à une telle uniformité de doctrine entre les astrologues anciens et ceux des Arabes. Cette uniformité ne peut être l'effet du hasard; Julius Firmicus Maternus et les auteurs des premiers siècles de notre ère, assurent que dans leur exposition de la doctrine astrologique, ils n'ont fait que suivre les opinions des Égyptiens et des anciens Chaldéens. Cette doctrine remonte donc aux tems les plus reculés; elle était devenue populaire. Tout l'Orient en était imbu; elle s'y conserva malgré les changemens survenus dans la religion et les idées philosophiques, elle survécut aux guerres cruelles, aux révolutions politiques qui désolèrent ces belles contrées, elle se transmit d'âge en âge, et s'est maintenue jusqu'à ce jour. Comment s'opéra ce phénomène? Cette question est des plus délicates; nous ne pouvons nous en occuper ici. Nous sommes également forcés de passer sous silence une foule de rapprochemens que nous avons faits entre les monumens arabes et les médailles d'Alexandrie et d'autres pays où s'était répandu l'usage de la langue grecque (1). Mais avant

(1) Malgré la loi que nous nous étions faite d'être le plus court possible, nous ne pouvons nous dispenser de relever un fait bien

de passer outre, nous ferons remarquer que personne jusqu'à ce jour n'avait songé à ces rapprochemens; l'abbé Barthélemy lui-même, qui a expliqué les médailles d'Alexandrie, et qui connaissait assez bien les médailles arabes, n'a pas dit un mot des rapports qui existent entre les unes et les autres.

Il restait un point essentiel à éclaircir : quelle avait pu être l'intention des princes mahométans en plaçant sur leurs monumens ces signes bizarres? Une fois les figures astrologiques bien démontrées, la solution

singulier : c'est que les anciennes divinités des Grecs, qui ont donné leur nom aux planètes, ont conservé en Orient le même caractère qu'elles ont eu dans l'origine; par exemple, Mars, dans le tableau des planètes et des arts et métiers de Sidi Mohammed, a sous sa dépendance le bourreau, l'écorcheur, le boucher, etc. Vénus préside aux musiciennes, aux danseuses, aux chanteuses, etc. L'auteur turc a même eu l'attention de nous représenter ces divers personnages dans leur attitude particulière, peints au naturel. Vénus a donc conservé jusque chez les Turcs son rôle de mère des danses, des ris et des plaisirs. Mercure commande aux écrivains et aux gens de plume. Jupiter est représenté sous un extérieur vénérable et avec un maintien grave. Il a sous lui les cadis ou juges, les derviches et les religieux musulmans, les prédicateurs des mosquées. Il continue en un mot, d'être le père des dieux et des hommes. A l'égard du souverain ou *padichah*, il est dans la catégorie du Soleil; mais, chose singulière et qui pourrait donner lieu à quelques réflexions philosophiques, avec qui croirait-on qu'il est associé? On l'a mis sur la même ligne que les financiers et les publicains. A ce dernier trait, on s'aperçoit bien vite qu'on se trouve en Orient. Il paraît en effet que dans ces malheureux pays, on n'estime un prince que par l'argent qu'il tire de ses sujets. En partant de cette idée, il doit y avoir en effet assez d'analogie entre le prince et les percepteurs qui sont sous ses ordres; la différence n'est que du petit au grand.

n'était pas difficile. On sait que de tout temps l'astrologie a joué un très-grand rôle en Orient, on sait qu'à présent même on s'y repait de ses chimères. Les Orientaux mettant sans cesse le ciel en rapport avec la terre, croient que tout ce qui arrive en ce bas monde est marqué d'avance dans les astres. C'est l'affaire des astrologues d'étudier cette écriture d'un genre particulier, et d'en donner l'explication. Un prince est-il sur le point de devenir père ? un souverain monte-t-il sur le trône ? va-t-on bâtir une ville ? l'astrologue s'en va à l'écart, sur un lieu élevé, et là, d'un air fort grave et l'astrolabe en main, il contemple les astres. Il faut qu'il tire l'horoscope du prince (1) ou de la ville nouvelle. C'est pour lui une grande question de savoir si au moment critique ce sera tel degré de l'écliptique qui montera sur l'horizon ; quel sera l'aspect des planètes ; dans quelle relation mutuelle seront les douze signes du zodiaque. Il y va de la vie et du bonheur de l'enfant nouveau né, du succès d'un règne nouveau, du sort d'une cité toute entière. Nous rions maintenant de ces sottises ; mais nos pères y crurent long-temps ; et d'ailleurs ne fût-ce que pour se rendre raison des folies humaines, ce doit être un motif suffisant pour chercher à les expliquer.

Il est certain que les princes orientaux ont attaché

(1) Les auteurs orientaux nous ont conservé celui du fameux Tamerlan, on le trouvera cité au commencement de la préface de Hyde, sur les tables astronomiques d'Ulugh-Begh.

de tout tems une extrême importance à leur horoscope; est-il benin? et ce cas doit se présenter presque toujours, car on sent bien que l'astrologue doit trouver son compte à flatter le maître qui le paye, est-il favorable donc? le prince qui se croit sous son heureuse influence le fait mettre sur ses monnaies et ses édifices: on dirait qu'il veut s'en faire une espèce de sauvegarde aux yeux de ses sujets, aussi ignorans que lui. On a un exemple de cette superstition dans ce prince Seldjoukide nommé Gaiath-eddin Kaikhosrou, qui régna en Asie-Mineure dans le XIII^e siècle de notre ère: ce prince, au rapport d'Abou'lfarage (1), avait pour horoscope le signe du Lion surmonté du Soleil, et il le fit mettre sur ses monnaies. On connaît depuis long-tems ces médailles du Lion et du Soleil; il en existe d'argent et de bronze. Ainsi on ne doit plus être étonné d'après cet exemple que les villes d'Orient aient aussi leur horoscope. Chardin ayant à parler de celui d'Ispahan (2), s'exprime en ces termes: « Comme tous les auteurs orientaux sont fort exacts à rapporter l'horoscope des villes; ils marquent la naissance d'Ispahan sous l'ascendant du Sagittaire: ils l'ont représenté pour cela sur le frontispice du château et du marché impérial; mais ils ne le peignent pas comme nous, par une figure moitié homme, moitié cheval; mais moitié homme, moitié tigre. dont la queue est un gros

(1) Page 319 du texte arabe.

(2) Tome VIII de la Relation de ses Voyages; Paris, édit. de M. Langles, pag. 141; voy. aussi à la page 148.

serpent , dans la bouche duquel le Sagittaire tire une flèche. » Cette description du Sagittaire est exacte ; et en effet sur les médailles et les monumens orientaux , l'homme , le tigre et le serpent ne font qu'un seul monstre (1). Le seul reproche à faire à Chardin , c'est de n'avoir pas observé que son Sagittaire est astrologique ; car celui des astronomes orientaux est semblable au nôtre. Si quelqu'un demandait un troisième exemple , nous le renverrions à l'horoscope de la ville du Kaire , tel qu'il est décrit par l'auteur arabe Elmacin , page 227. Cet horoscope est la planète Mars.

On nous objectera peut-être qu'il n'existe aucune médaille d'Ispahan et du Kaire avec le Sagittaire et la planète Mars ; la raison en est simple : il n'y a pas en Orient de ville libre , de cité régie par ses propres lois. Il en était autrement dans la Grèce ancienne , l'Asie mineure , la Mésopotamie ; aussi l'abbé Barthélemy , dans sa dissertation déjà citée , indique-t-il

(1) Cette description est conforme au Sagittaire du miroir et des médailles , elle l'est aussi à celle du traité de Sidi Mohammed. Seulement dans ce dernier ouvrage , on a mis de plus sur le dos du Sagittaire la figure de Jupiter accroupi. En effet , on a vu plus haut que c'est Jupiter qui préside à ce signe. Mais alors pourquoi sur le miroir et les médailles a-t-on négligé de mettre cette figure de Jupiter ? Apparemment que dans l'idée des auteurs du miroir et des médailles , Jupiter était suffisamment représenté par la partie humaine du monstre. Il est bon d'observer que l'auteur turc dit dans sa préface , qu'en traduisant l'original arabe il y a trouvé des inexactitudes et des lacunes , et qu'il s'est permis de réformer les unes et de remplir les autres. Est-ce à l'auteur turc qu'il faut attribuer cette figure particulière de Jupiter ? C'est ce que nous ignorons.

une foule de villes antiques qui avaient placé leur horoscope sur leurs monnaies. Nous pourrions répondre encore que la Perse a aussi son horoscope, consistant dans le signe du Lion réuni au Soleil, tel que celui de Gaiath-eddin Kaikhosrou, et qu'on le retrouve sur une partie des monnaies de cette contrée célèbre, ainsi que sur plusieurs de ses monumens.

De tous ces faits il y a lieu de conclure qu'au moins une partie des signes astrologiques qu'on voit sur les médailles arabes, ont servi originairement d'horoscope aux princes qui les ont fait frapper. En cela ils n'avaient pas d'autre motif que leur croyance superstitieuse. Ils étaient persuadés que l'influence de ces signes ne pouvait que leur être utile. On a vu l'exemple de Gaiath-eddin Kaikhosrou; celui du Kaire est encore plus frappant. Quand le calife Fatimide Moezz ordonna de fonder cette ville, il voulut que ce fût sous l'ascendant de Mars, le dieu de la guerre, espérant que sous l'influence de cette planète, le Caire ne pourrait manquer de triompher de tous ses ennemis; c'est ce que dit Abou'lféda dans sa géographie (1). Moezz y croyait très-fermement. Au rapport d'Elmacin, il n'eut pas d'autre motif en donnant à sa nouvelle capitale le nom d'*al-Kahirah*, ou du Caire, suivant notre prononciation, que l'horoscope particulier de cette ville. « J'ai, dit ce prince dans un avertissement qu'il donnait à son fils, j'ai voulu que

(1) Voyez l'*Index geographicus* de l'Histoire de Saladin, par Boha-eddin, publiée par Schultens: Leyde, 1732, pag. 11.

La fondation du Caire eût lieu sous l'ascendant de Mars, de Mars le *Kahir*, ou vainqueur; c'est à cause de cela que j'ai donné à cette ville le nom d'*al-Kahirah*, ou la victorieuse. » Il suit de là que la superstition dut en général présider au choix de ces figures; mais il existe d'autres figures d'un genre tout différent, dont il est tems de parler.

Par exemple, il n'est personne qui s'occupe d'antiquités orientales, qui n'ait remarqué des figures d'animaux sur les médailles des princes d'origine tartare, et sur les monnaies de la Perse moderne. Il nous a semblé que ces animaux ne sont pour la plupart que les animaux du cycle duodénaire. On entend par cycle duodénaire une période de douze années qui depuis un tems immémorial est en usage en Chine et dans les vastes contrées de la Tartarie, et qui de là s'est répandu avec les hordes tartares dans diverses régions et jusqu'en Perse. On voit en effet par le récit de Chardin (1), que du tems de ce judicieux voyageur, les faiseurs d'almanachs d'Ispahan admettoient ce cycle dans leurs éphémérides. Chaque année de ce cycle se marque par le nom d'un animal; ainsi on dit l'année du cheval, l'année de la souris, du cochon, du serpent, etc. Quand on est arrivé à la douzième année, l'on recommence. Chardin a donné dans son voyage la traduction d'un de ces almanachs, avec la figure et les noms des animaux du cycle duo-

(1) Tome IV, pag. 366, 392, etc.

dénaire. Or ce sont ces mêmes animaux qui composent pour la plus grande partie ceux qu'on remarque sur les monnaies de la Perse moderne. Cet usage n'est pas particulier à la Perse ; la Chine même a eu des médailles avec les animaux du cycle duodénaire : il s'en trouve au Cabinet du roi, et l'on en connaît deux publiées par Bayer (1) et par Hager (2). Ces deux savans assurent même que les médailles chinoises de ce genre ont toutes un but astrologique, et qu'on ne trouve pas de ces sortes de figures sur les monnaies destinées à la circulation. Maintenant, si nous raisonnons par analogie, puisque les animaux du cycle duodénaire ont été employés sur les monnaies et les médailles en Chine et en Perse, n'y a-t-il pas lieu de penser qu'il en a dû être de même, en Tartarie où ce même cycle est pratiqué de toute antiquité. M. Frœhn a observé sur une grande partie des monnaies des princes de la famille de Djengis-khan qui occupèrent les pays voisins de la mer Caspienne, des figures d'oiseaux et de quadrupèdes ; nous-mêmes nous avons sous les yeux plusieurs monumens de ce genre. Pourquoi plusieurs de ces animaux, n'appartiendraient-ils pas au cercle duodénaire ? Il faut considérer que de tout temps les peuples d'origine tartare ont été dans l'usage de mettre des figures d'animaux sur leurs étendards. On connaît l'exemple de deux dy-

(1) *De horis sinicis et cyclo horario*, Saint-Petersbourg, 1735. pag. 15 et suiv.

(2) *Numismatique chinoise*, pag. 35 et suiv.

nasties de cette race qui vivaient dans le XV^e siècle, et qui portèrent sur leurs drapeaux, l'une un mouton blanc, et l'autre un mouton noir, d'où elles ont été appelées les dynasties du mouton noir et du mouton blanc. Or le mouton est un des animaux du cycle duodénaire. Ce fut en faisant part, il y a plus de deux ans, de cette observation à M. de Sacy, que ce savant nous dit qu'en effet, pour ce qui concerne les pays d'origine tartare, il se souvenait d'avoir lu dans l'ancien poème persan du Schah-namé, et dans d'autres livres orientaux, des exemples de chefs qui portaient la figure d'un animal pour enseigne. C'est ce qui était pratiqué dans l'Inde. Nous présumons donc que la plupart des figures qui se trouvent sur les monnaies des princes de la postérité de Djengis-khan, représentent les douze animaux du cycle duodénaire : nous voudrions bien pouvoir nous assurer de ce fait ; malheureusement nous n'avons pas assez de médailles de ce genre pour émettre sur ce point une opinion certaine. En général ces monumens sont aujourd'hui enfouis dans les anciennes provinces tartares, enclavées à présent dans l'empire russe. Tous les jours on en découvre de nouveaux, et déjà il en existe de nombreuses collections à Saint-Pétersbourg. Mais il en vient peu en France : c'est à M. Frœhn, qui a ces médailles à sa disposition, qu'il appartient de prononcer sur cette question : avec les milliers de médailles tartares qu'il a sous les yeux, il pourra mieux que personne éclaircir cette difficulté. Au reste il est évident que c'est déjà une donnée pour reconnaître

plusieurs figures d'animaux dont les médailles tartares n'offrent que trop souvent des images barbares ; et d'ailleurs qu'on y prenne garde , les Tartares n'ont pu mettre sur leurs monumens que les animaux qu'ils avaient sous les yeux ; or leurs connaissances en ce genre étaient et sont encore nécessairement très-bornées. Cette nation à moitié sauvage ne renferme ni savant ni naturaliste ; pour de tels hommes la nature eût-elle prodigué en leur faveur toutes les richesses du règne animal , ils n'en pourraient profiter. C'est bien assez pour ces nomades d'avoir à s'occuper de leurs pâturages , de leurs bestiaux , de leur lait , de leurs courses vagabondes. Ainsi ôtez les douze animaux du cycle duodénaire , et dans ce nombre il faut sans doute comprendre les animaux du même genre , il n'en devait pas rester beaucoup d'autres à la portée de ces peuples grossiers. Certes quand on songe combien le cercle des idées de certains habitans de nos campagnes est rétréci , on n'est pas tenté d'étendre outre mesure celui des Tartares.

Il existe encore d'autres figures sur les médailles musulmanes , dont il est beaucoup plus facile de fixer l'origine. Plusieurs , ainsi qu'il a déjà été observé long-temps avant nous , sont évidemment imités des médailles des anciens rois de Syrie , d'empereurs romains , d'empereurs grecs du Bas-Empire , etc. ; mais on a beaucoup trop exagéré le nombre de ces dernières , portant des figures empruntées des monnaies grecques du Bas-Empire. Une partie de ces médailles ne sont pas musulmanes , mais chrétiennes , et sortent

par conséquent de notre sujet. Telles sont les médailles de quelques princes arméniens qui, tantôt soumis aux empereurs grecs de Constantinople, tantôt dépendans des princes mahométans, d'abord sous Nour-eddin, et plus tard sous les prince Seldjoukides de l'Asie-Mineure, durent conserver quelque chose des types grecs contemporains.

A l'égard des autres types dont on ignore jusqu'ici l'origine précise, il est possible que les princes mahométans les aient fait imiter de certaines armoiries des princes-croisés avec lesquels ils étaient en relation. Cette conjecture n'est pas entièrement dénuée de preuve. Nous citerons à ce sujet deux passages fort singuliers, et ceci nous ramène à notre dernière observation, que quelques figures des médailles musulmanes ont pu servir originairement d'armoiries.

Le sire de Joinville rapporte dans sa *Vie de saint Louis* (1), que le fameux Fakr-eddin, qui commandait l'armée égyptienne à Mansourah où il fut tué dans le combat livré par le comte d'Artois, frère du roi, portait sur ses bannières les armes de l'empereur Frédéric II, parce qu'ayant précédemment été envoyé par le sultan d'Égypte en ambassade auprès de l'empereur, il avait su gagner les bonnes grâces de ce prince, qui pour l'honorer lui permit de prendre ses armes. Joinville ajoute que Fakr-eddin avait de plus mis sur sa bannière les armes du sultan d'Égypte sou-

(1) Edition de Ducange, pag. 37 et 38. Voyez aussi les notes de Ducange, sur ce passage, pag. 70.

maître, et celles du prince d'Alep. Nous allons donner ses propres expressions : « Ce guerrier portoit en ses bannières les armes de l'empereur qui l'avoit fait chevalier, et estoit sa bannière bandée, dont en l'une des bandes il portoit pareilles armes du souldan de Halape, et en l'autre bande d'un costé estoient les armes du souldan de Babilonne » ou du Caire. Trente ans après, au rapport de l'auteur arabe Yaféi, quand le sultan Bibars Bondokdar enleva Antioche aux chrétiens un de ses émirs ayant fait prisonnier le connétable ou commandant des troupes de la ville, le sultan pour récompenser cet émir, lui permit de mettre sur sa bannière les armes du connétable, en signe de sa victoire (1). Or comme on sait d'ailleurs que Bibars portait pour armes un lion, lequel se trouve sur ses monnaies, il y a lieu de croire qu'à cette époque, les princes et les émirs, et même chaque chef avoient une bannière particulière, comme les seigneurs bannerets du moyen âge. Une seconde conséquence assez naturelle, c'est que ces armes ou marques particulières des chefs et princes mahométans n'avoient pas toutes, ainsi qu'on aurait été d'abord tenté de le croire, une origine superstitieuse: Quelquefois elles servaient à consacrer un souvenir agréable ou quelque exploit signalé. C'est ce qui avoit lieu parmi nous à la même époque, et ce qu'on pratique encore à présent.

(1) On trouvera ce passage dans la nouvelle édition de nos *Extraits arabes relatifs aux Croisades*, à l'an 666 de l'hégire.

Au reste, quand nous parlons d'armoiries usitées en Orient, nous sommes loin d'attribuer à ces contrées la science du blason. On sent bien qu'il ne peut rien exister de semblable dans un pays où il n'y a rien de stable, où l'on ne connaît pas de noblesse héréditaire proprement dite (1), où le fils de l'homme revêtu des grands emplois n'est rien que ce qu'il peut être par lui-même. Quel rapport peut-il y avoir entre ce pays et le nôtre, où les signes se perpétuent avec les familles ? Nous entendons ici par le mot armoirie, une marque et enseigne quelconque, commune quelquefois à une suite de princes, vivans à plusieurs générations d'intervalle les uns des autres, ou même une marque particulière à un individu. Ce mot ainsi entendu convient également aux Grecs, aux Romains et aux Arabes. Quand Athènes mit une chouette sur ses monnaies, quand les Ptolémées firent usage d'un aigle, c'était une espèce d'armoire; quand Bibars mit un lion sur ses monnaies et ses édifices (2), c'était

(1) Il est bien vrai qu'il y a dans les pays musulmans une certaine espèce de nobles ; ce sont ceux qui se disent descendus de Mahomet, par sa fille Fatime. Cet avantage leur vaut les titres de *schérif* et de *seid*, qui signifient *noble* et *seigneur*. Mais ces descendans de Mahomet n'ont aucun privilège réel, si ce n'est d'avoir droit en tems de guerre à une partie du butin fait sur l'ennemi, quand cet ennemi est chrétien, ou de tout autre religion que la musulmane. Ceux qui prennent ce titre de *seid* et de *schérif* sont assez souvent des vagabonds et des misérables.

(2) Voyez la Relation arabe d'Abd-allathif, traduite par M. Silvestre de Sacy, pag. 568.

aussi une armoirie ; quand Tamerlan avait sur ses monnaies trois figures en forme d'œufs , et qu'il faisait imprimer cette marque sur ses effets et sur les cuisses de ses chevaux , il s'en servait comme d'une armoirie. Quand les rois de Perse mettent le signe du lion et du soleil sur leurs monnaies et leurs monumens , c'est encore une espèce d'armoirie : on peut si on veut l'appeler autrement ; mais le nom ne fait rien à la chose. On a vu d'ailleurs , par le passage de Joinville , que les marques particulières de certains princes musulmans contemporains des croisades , se rapprochaient singulièrement de nos armoiries (1).

Ici on nous fera peut-être une objection : on nous demandera pourquoi donc il n'existe plus de figures sur les monnaies de l'Inde et de l'empire Ottoman actuel ? C'est par principe de religion , car la religion de Mahomet défend toute espèce de figures ; les Turcs d'aujourd'hui surtout , sont devenus très-scrupuleux sur cet article , ainsi que sur beaucoup d'autres ; ils ont poussé la chose jusqu'à l'absurde et au ridicule. C'est au point qu'à présent ils n'osent plus mettre le nom de Dieu sur leurs monnaies ; par un respect mal entendu pour ce nom sacré. Comme tout change sur

(1) On trouvera , dans le Recueil espagnol intitulé : *Antiguedades arabes de Granada y Cordoba* , pl. XIX , un vase arabe portant un écusson avec tous les détails de notre système héraldique. Ce qui prouve que les Maures d'Espagne employaient de véritables armoiries semblables aux nôtres.

la terre ! ce sont pourtant ces mêmes Turcs , dont les ancêtres , sortis des pâturages de la Tartarie , introduisirent l'usage des figures sur les monnaies. C'est un fait qui paraît indubitable. A la vérité on connaissait déjà chez les peuples d'origine arabe , les figures astrologiques ; on en a un exemple dans le calife fatimide Moezz , qui voulut que sa ville du Caire fût bâtie sous l'ascendant de la planète Mars ; mais ni lui , ni aucun prince de sa race ne fit représenter rien qui eût vie sur ses monnaies ; il n'en existe pas un seul exemple (1). Il en fut de même chez les Maures d'Espagne et d'Afrique , et chez les califes d'Orient , du moment qu'ils commencèrent à avoir leurs monnaies nationales. Nous ne parlons pas ici de quelques figures particulières au christianisme , qu'on trouve sur des médailles musulmanes frappées en Syrie , en Palestine et en Mésopotamie. Il paraît que les califes tolérèrent d'abord les images en faveur des chrétiens leurs sujets , qui alors composaient la plus grande partie de la population de ces contrées. On ne commence vraiment à trouver des figures sur les médailles musulmanes , que vers le temps de l'établissement des peuples d'origine tartare dans la Perse , la Mésopotamie , etc. , dans le douzième siècle de notre ère.

(1) Il est cependant vrai de dire que ces princes se dédommageaient de cette gêne dans leur intérieur domestique. Il nous reste encore de ces califes , des tapis , des voiles , des vases , et autres objets en bronze chargés de figures. On en peut dire autant des autres dynasties musulmanes.

Comme ces peuples ne connaissaient encore qu'imparfaitement l'esprit de la religion mahométane, ils durent être moins scrupuleux sur l'usage des figures. Tout ce qu'ils purent faire, ce fut de renoncer pour le moment à leurs animaux, pour adopter en place les figures astrologiques des peuples vaincus. Ce n'est pas la seule chose que ces barbares empruntèrent des nations soumises; au contraire les hordes tartares et mongoles qui commencèrent leurs invasions sous Djen-gis-khan et même plus tard, restèrent fidèles à leur ancienne coutume d'employer sur leurs monumens des figures d'animaux; enfin peu à peu ces hordes sauvages se façonnant au joug musulman, commencèrent à négliger l'usage des figures. La Turquie actuelle est dans ce cas. Il en est résulté que le gouvernement turc, n'osant se mettre en opposition ouverte avec la religion mahométane, a préféré faire usage du *togra* sur ses monnaies. On appelle *togra* un signe qui remonte jusqu'à l'origine de la monarchie ottomane, consistant dans l'assemblage de quelques traits entrelacés composés du nom du sultan et de quelques vœux analogues à sa dignité. Il est vrai que le nom change avec la personne; mais alors on arrange ces traits de telle manière, qu'il n'y paraît presque pas de différence: c'est ce même *togra* qu'on place en Turquie à la tête de tous les actes publics. Il est à peu près pour les Turcs ce que sont pour nous les armes aux fleurs de lis (1).

(1) Ce n'est pas que ce *togra* n'ait été et ne soit aussi en usage

Tel fut le point de vue sous lequel nous considérâmes les médailles musulmanes à figures. On voit qu'à ne juger que l'ensemble, nous nous sommes rencontré avec M. Frœhn sur deux ou trois points. Nous pourrions par la même occasion faire une réclamation semblable sur un fort grand nombre de médailles publiées depuis trois ans, et considérées seulement sous le rapport des légendes et des inscriptions. Nous avons entre les mains une grande partie des médailles publiées dans cet intervalle par M. Frœhn, et surtout par M. le comte Castiglioni, et en dernier lieu par un

sous le même nom, ou sous un autre tout différent, dans d'autres contrées que l'empire ottoman actuel; mais ici nous ne parlons du *togra* que relativement aux médailles et aux monnaies. Au reste, cette question, et tout ce qui regarde les marques et armoiries, sera beaucoup plus développée dans un traité que nous avons fait sur *les bagues, les cachets, les sceaux et les pierres gravées des Orientaux*, considérés dans leurs rapports avec les usages de la vie civile, les opinions religieuses, etc. Dans ce traité nous ne nous sommes pas contenté de mettre en œuvre tous les passages relatifs à notre sujet, qui sont venus à notre connaissance, nous avons fait quelques rapprochemens avec ce qu'on connaît du même genre chez les Grecs et les Romains. Nous avons encore examiné, pour le même objet, une partie des archives du ministère des affaires étrangères, à Paris, pour ce qui concerne les relations de la France avec les pays mahométans d'Afrique et de Turquie; cette recherche nous a fourni des pièces fort intéressantes, et il y a lieu d'espérer que nous en trouverons d'autres dans ce qui regarde la Perse et le reste des pays mahométans. Ce traité n'est donc pas encore achevé; il est destiné à paraître en tête des pierres gravées orientales de M. le duc de Blacas, au nombre de près de cent, dont chacune porte quelque inscription arabe, persane ou turque. Les explications de ces pierres sont finies.

savant anglais nommé M. Marsden. Ayant les mêmes ressources et les mêmes monumens, on conçoit que nous avons dû naturellement nous rencontrer en bien des choses. Cependant ces savans ont fait imprimer leur travail, et le nôtre est manuscrit; en donnant pour le moment cette partie de nos recherches, notre intention a été de montrer par cet échantillon quelle est notre manière d'envisager les antiquités orientales. Au reste il ne faut pas se faire illusion; certes, à présent même, quand on veut pénétrer jusqu'au fond des choses, on est presque effrayé des difficultés qui environnent encore la numismatique arabe, et généralement les antiquités mahométanes. C'est une raison de plus d'être reconnaissant envers ceux qui les premiers ont ouvert la carrière, et ceux qui, comme M. Frœhn et M. Castiglioni, ont fait faire des progrès importans à la science. Sous ce rapport, personne ne leur en sait plus de gré que nous, personne ne met plus de prix à leurs savans écrits. Pour ce qui est de notre travail, ce qui nous a empêché de le publier plus tôt, c'est l'obligation où nous nous sommes trouvé d'achever la traduction des extraits arabes relatifs aux croisades, qui paraissent avec *l'Histoire des croisades* de M. Michaud. Il s'imprime actuellement une nouvelle édition de ces extraits, refaite en entier et très-augmentée. Dès qu'elle sera finie, nous reviendrons aux médailles orientales, que depuis deux ans nous avions presque perdues de vue.

Notre travail sur les médailles arabes sera divisé en deux parties. La première sera consacrée à un traité

de numismatique arabe. On nous a représenté qu'il n'existe jusqu'ici aucun traité de ce genre qui soit à la fois exact, méthodique et complet, de manière à pouvoir servir de guide aux amateurs des médailles orientales. Nous réunirons dans ce traité tout ce qui a été dit de bon sur le même sujet, en y joignant nos propres observations, et nous tâcherons d'y mettre l'ordre et la clarté indispensables dans ces sortes d'ouvrages. Cette partie contiendra tout ce qui, dans la science des médailles arabes, peut se réduire en règle. La seconde sera consacrée à l'explication particulière des médailles du cabinet de M. le duc de Blacas, et renfermera de plus une notice historique des princes qui les ont fait frapper (1).

(1) Nous citerons aussi les médailles du Cabinet du Roi. Ce cabinet est fort riche en médailles orientales. Nous profitons de cette occasion pour témoigner notre reconnaissance à MM. Gosselin et Raoul-Rochette, conservateurs du Cabinet du Roi, pour l'extrême complaisance qu'ils ont mise, dans le tems, à nous les communiquer. Il est également de notre devoir de citer M. Mionnet, premier employé du même Cabinet, qui a bien voulu nous procurer toutes les facilités possibles dans l'examen de ces médailles.
